

36 : Le monde comme il va : identité ou affinité prédatrice ?

Le courrier de Cassandre n°36 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 11.01.06 par les cafés-géo.

Un homme, rencontré en voyage et que je ne tenais pas pour l'un de mes parents, m'apprit d'emblée qu'il me considérait, ainsi que mon chien, comme l'un des siens. De parents, pas de chiens.

J'en restai tout ébaubi.

Puis, posément, je lui demandai la raison d'une telle affirmation. « Regarde-le attentivement au moins une fois dans ta vie, au lieu de t'en servir de jouet animé, nous en reparlerons alors ». Le soir même, je regardai mon chien, assez fixement. Au bout d'une minute à peine, je le sentis mal à l'aise. Au lieu de vaquer comme d'habitude, se grattant-ci, se léchant-là, bougeant l'oreille ou fronçant le museau, il se mit à me jeter des coups d'œil en coin, de plus en plus fréquents. Plus je restais immobile à le regarder, plus il paraissait inquiet. Je m'étonnai en moi-même de son changement subit d'attitude. Bientôt, n'y tenant plus, il se leva et vint me humer. Non pas la queue frétilante, mais la queue basse. Puis il me regarda en face, avec comme une interrogation : « mais qu'est-ce qui se passe ? ». Je fronçai les sourcils. Il fronça les siens. Je n'en fronçai qu'un. Il inclina la tête en essayant de faire de même. Je crus qu'il se disait : « tiens, ça doit être un nouveau jeu ». Je le sentis comme rasséréiné, avec dans les yeux comme un air rigolard. Je le fixai alors durement, avec tout ce que je pouvais mettre de sévère dans mon regard, toujours sans bouger. Il s' alarma. Je poursuivis, prenant autant que je pouvais l'air de le fusiller. Je sais bien ce que me disent mes amis quand je les fusille ainsi. Ils sentent se contracter en eux une boule de froide angoisse. Mon chien fit de même : il commença par s'éloigner à reculons, les yeux rivés aux miens, l'oreille couchée. Bientôt tassé contre un meuble, il s'aplatit au sol, tenta de garder les yeux fermés, n'y parvint pas et alors, à ma grande surprise, il se mit à geindre. Je ne me savais pas le regard si puissant.

Cet homme qui n'était pas de mes parents, croyais-je, n'eut pas de mal à me montrer, à la seule lecture de mon texte, que je n'avais eu aucun mal à traiter mon chien comme l'un de mes parents. Il suffisait, selon lui, de relever les termes « anthropomorphes » que je lui appliquais.

Il poursuivit : « L'apparemment avec les êtres naturels n'est pas si bestial qu'il le paraît à nos sociétés *avancées* (comme on dit de l'état d'un fromage ? lui demandai-je avec impertinence. Il ne releva même pas). La plupart des plantes et des animaux possèdent des qualités de communication extra-linguistiques. Plus même, ils possèdent une âme qui leur permet de véhiculer sans médiation sonore des pensées et des désirs vers l'âme d'un destinataire, modifiant ainsi, parfois à l'insu de celui-ci, son état d'esprit et son comportement ». Je préférerai acquiescer, ajoutant, pour abonder dans son sens, combien me paraissaient soudain justifiés les propos de mon instituteur, qui me traitait souvent d'âne. Il ne releva toujours pas. « Tout dépend des relations de connivence que les humains réussissent à établir avec une grande variété d'interlocuteurs, créant ainsi des formes de sociabilité adaptées, qui exigent, vis-à-vis des nouveaux parents qu'on vient de se créer, des attitudes marquées de respect mutuel ou, tout au moins, de circonspection ».

Je demeurai coi un instant, le temps de bien intégrer ce qu'il venait de dire et qui me rappelait les discours brumeux que j'entends quelquefois sur le « développement durable » et dont, d'habitude, je m'affranchis aussitôt. Il attendit, impavide.

Ayant sans doute aperçu dans mes yeux une faible lueur de compréhension, il poursuivit : « Les entités qui peuplent le monde entraînent des modes de communication spécifiques : on n'échange pas de la même manière des informations avec les esprits, les plantes ou les animaux. Que faisons-nous donc de plus avec des humains dont nous ne parlons pas la langue que ce que tu fais avec ton chien ? Tout est gradation dans le continu, depuis la *personne complète*, celle qui partage ton lit et les expressions de ton village, jusqu'à la carotte que tu élèves en l'arrosant pour qu'elle mûrisse à temps ». - Jusqu'à la carotte, je veux bien être parent, concédai-je. Mais au-delà ? Tu ne me feras pas croire que nous sommes parents avec les insectes, les poissons, les herbes, les mousses et les fougères, les galets et les rivières ! Je les aime, il est vrai - quoique pas tous -, mais je ne me sens avec eux aucun rapport d'affinité !

« Et tu as bien raison », me dit cet homme toujours persuadé d'être mon parent, bien qu'il vécût en des lieux que je me croyais certain de n'avoir jamais atteints, même dans la pirogue de mes rêves. « Ceux que tu évoques ont beau faire, ils n'ont pour la plupart qu'une existence machinale et générique. Ils n'ont avec nous aucun rapport de subjectivité. Comment seraient-ils nos parents ? Nous n'avons en commun aucune faculté, aucun comportement, aucun code moral même... Mais les animaux de notre chasse, mais les plantes de nos jardins, mais les pierres de nos chemins ? Ils sont bien de notre parentèle ! Rassure-toi, notre parentèle est quelque chose de fini. Tout le problème, c'est de bien savoir où nous mettons la limite. N'allons pas imprudemment nous priver de parents estimables ! Inconsidérément nous rendre hostiles des personnes dont l'âme - fût-elle très éloignée de la nôtre - serait offensée ! ».

J'étais en train de chercher des mots qui, en mon for intérieur et sans l'en informer, auraient qualifié ce parent d'un nouveau genre. Je trouvai évidemment fariboles, hurluberlu, écoumène, ratiocinations, farfelu, fadaïses et bien entendu fada, sornettes, calembredaines. J'hésitais encore pour billevesées, médiologie, cornocupie, balivernes..., J'étais même allé jusqu'à repenser à cet appel jaculatoire du poète en rut : « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? », quand soudain je dressai l'oreille.

Il marmonnait, comme pour lui-même. : « ...n'a vraiment rien compris aux associations préférentielles, aux aliments privilégiés, aux relations symbiotiques entre espèces, aux fonctions chamaniques ! Il n'entend même rien aux rapports d'hostilité entre les maniocs... ».

Manioc ? Hé là ! Ho ! Ho ! Manioc, taro, igname, fonio, mil, millet, seigle, avoine, blé, riz, maïs... Mais c'est de la géographie, tout ça ! Regardez jusqu'au dernier paru les dictionnaires vieillots de la discipline ! Ça me concerne, mon parent ! Tu fais remonter à ma mémoire les « vieilleseries » d'un certain Max Sorre, d'un certain Haudricourt aussi, et de quelques autres éminences dont même les noms tombent aujourd'hui en poussière dans nos instituts surinformés...

« Ah ! Te revoilà », me dit-il, comme si j'étais parti très loin. « Tu sais quand même bien que l'identité des humains, celle des vivants comme celle des morts, celle des plantes et des animaux et des esprits de chaque espèce, tout ça n'a d'existence que relationnelle... Tu sais quand même que tout est sujet à mutation ou métamorphose, selon le point de vue adopté ! ».

Là, je demeurai proprement éberlué ! Voilà que ce parent inconnu me parlait comme un prof du Collège, parent peu éloigné des profs de collège que j'avais bien connus pendant mon adolescence. Voilà qu'il me posait une question venue du fond des âges et que je croyais résolue depuis dix mille ans : **mais qui es-tu, toi ?** Je frissonnai et mon chien hérissa son poil.

Qui suis-je donc ? Cassandre, certes. Mais encore ? Ne participé-je donc jamais du troc permanent des apparences ? Ne suis-je pas oiseau ici (voyez mes ailes) et rat là (voyez mon poil) ? Ne rends-je jamais un autre victime de mes préjugés ? Passe encore que le tapir que le serpent croit mordre soit en fait une femme : un serpent peut toujours se tromper ! Mais qu'un chasseur ignore que le jaguar qu'il tue se voit comme un humain, est-ce possible ? Comment départager les regards, puisqu'il est certain que le jaguar ne lape pas le sang de sa proie mais est persuadé de boire de la bière de manioc ?

Ne pourrions-nous donc pas faire émerger une nouvelle géographie qui prendrait en compte ce que nous sommes tous, les uns pour les autres, et cela du point de vue de chacun ? « **Car la seule question qui vaille** : *pourquoi tel fait social, telle croyance, tel usage sont-ils présents ici et non là ?* ». Qu'un anthropologue de renom reprenne comme question majeure ce qui a fait, au bout du compte, la base de la *Géographie Universelle* dans ce qu'elle a de meilleur ne peut que caresser délicieusement un géographe dans le sens du poil. Au-delà des satisfactions égotistes cependant, le questionnement demeure. Cassandre ne saurait l'écrire aussi bien que Descola (p.535) : « Questions oiseuses, dit-on, et qui ne méritent pas l'attention des gens sérieux. Ce sont pourtant celles qui importent lorsqu'on tente de rendre raison des différences dans la manière d'habiter le monde et de lui donner un sens ».

Dure leçon.

Il y a, à cette lettre de Cassandre, deux fins, alternatives ou successives, ou aucune, au goût du lecteur.

L'une :

Mais une telle géographie est-elle souhaitable ? Tous enfantés par le cosmos, sommes-nous donc certains que nos catégories sont entièrement pertinentes ? Nous faisons nos partages indispensables à notre compréhension du monde à partir des attributs culturels de chacun. Il y a bien longtemps que l'on sait que le civilisé est un barbare aux yeux du « barbare ». Et aussi que, quand le « barbare » intériorise son infériorité, il voit le civilisé comme un dieu qui vole si haut dans le ciel qu'il ne peut pas repérer les appelants construits sur notre petite île, minuscules croix blanches couchées au sol simulant des avions (PG : cela s'appelle le *cargo cult*, voir internet).

L'autre :

Si, dans quelques mois, la phrase suivante ne vous paraît pas le produit d'une surconsommation alcoolique : « Je suis à la recherche de mon groupe totémique, c'est pourquoi j'ai besoin de l'individualiser par tout ce qui n'en fait pas partie, mais comment faire le départ entre l'un et l'autre ? », alors vous aurez fait un grand pas dans la compréhension de notre temps. Cassandre vient de passer trois mois à s'imprégner d'un livre rare, parmi cent autres choses faites. Vous avez le droit de ne pas le lire, en trouvant le prétexte que vous n'en avez aucunement le loisir. Le droit, au-delà, de ne pas aller glaner à l'entour ce qui le conforte ou ce qui le disqualifie. Vous pouvez évidemment le traiter de wisigoth, troglodyte,

coloquinte, sapajou, paranoïaque, anacoluthie ou même ectoplasme à roulettes... Mais quand votre chien vous regardera d'un air bizarre, ne pensez pas que c'est lui qui ne va pas bien.

Cassandre

PS. J'oubliais. Le livre en question s'appelle *Par-delà nature et culture*. Son auteur est Philippe Descola. Il a été publié dans la collection Bibliothèque des Sciences Humaines, aux Éditions Gallimard, en octobre 2005. Il fait suite à un autre livre du même auteur, dans la Collection Terre humaine, chez Plon. Voilà sans doute pourquoi il me fait irrésistiblement penser à *Tristes Tropiques*, que publia chez Plon aussi Claude Lévi-Strauss, en 1955.